

Manonie, la pauvre mère, s'était attachée à ses pas.

La destruction de la forteresse marcha rapidement : tout ne fut bientôt que cendres et ruines : alors les Sauvages s'arrêtèrent satisfaits, et, au commandement de Wontum ils commencèrent à effectuer leur retraite.

Dans le butin se trouvaient plusieurs superbes chevaux d'officiers. Manonie fut placée sur l'un d'eux, Wontum monta sur un autre, portant l'enfant dans ses bras. Il partit sur le champ au grand galop entraînant après lui la malheureuse femme qui, pour ne pas perdre son fils de vue, l'aurait suivi jusque dans les plus affreux précipices.

Manonie marchait dans un morne silence, sachant bien que toute parole serait inutile au milieu de cette troupe ennemie. Evidemment elle était prisonnière ; entièrement à la merci de son ravisseur, elle et son petit Harry : quel sort affreux lui réservait l'avenir !... Ce qui augmentait encore l'amertume de ses angoisses, c'était la disparition inexplicable de son mari, et la pensée cruelle que, jamais peut-être elle ne le reverrait.

Lorsqu'on eut atteint les premières collines du pic Laramie, Wontum fit halte subitement et donna ordre à ses guerriers de l'imiter. Puis il se jeta dans un petit chemin, profondément encaissé dans les rochers, et servant de lit à un ruisseau. Dans un pareil défilé, les Sauvages étaient certains de ne laisser aucune trace de leur passage.

A peine y étaient-ils entrés que Manonie entendit à peu de distance des piétinements de chevaux qui lui donnèrent à penser qu'un corps de cavalerie était proche. Peut-être étaient-ce des amis, des sauveurs que le ciel lui envoyait ! Peut-être son mari était-il dans les rangs de cette troupe expéditionnaire !

Les Sauvages, pour éviter d'être aperçus se jetèrent par terre, et gardèrent la plus silencieuse immobilité.

Une pensée illumina *Cœur de Panthère*... si elle appelait au secours ! En même temps elle songea que, dans la bataille qui allait infailliblement s'engager, son fils et elle courraient les plus grands dangers.

Néanmoins elle se disposait à crier : mais, au moment où la troupe régulière fut tout à fait proche, Wontum appuya la pointe de son couteau sur la poitrine du petit garçon, en disant à voix basse :

— Si *Cœur de Panthère* fait du bruit, je tue l'enfant.

Manonie frissonna et se renferma dans un douloureux silence. Le piétinement des chevaux, le cliquetis des sabres, les cris et les éclats de rire des cavaliers, venaient frapper ses oreilles !... et elle ne pouvait donner un signal ! Des amis étaient là, en force imposante, apportant avec eux le salut. — S'ils eussent soupçonné sa misérable position ! — Et elle ne pouvait pas pousser un cri, faire un signe, sans tuer son enfant !

Les soldats s'éloignèrent lentement, sans rien voir, sans rien deviner. Le cœur de Manonie se glaça et perdit tout espoir ; l'heure de la délivrance n'avait pas sonné.

Au même instant se produisit un incident imprévu ; le cheval monté par Wontum se mit à fouiller la terre du pied, puis, il poussa un hennissement auquel répondit celui de Manonie. Le corps de cavalerie fit halte sur le champ, et à la même seconde un énorme chien, après avoir fouillé les buissons, s'enfuit en hurlant vers ses maîtres.

— Ugh ! mauvais ! très mauvais ! grommela Wontum.

Aussitôt il jeta un regard rapide tout autour de lui, et sans dire une parole il s'élança sur le revers de la montagne avec la vélocité d'un cerf, tenant toujours l'enfant entre ses bras. La mère courut sur ses traces, décidée à mourir plutôt que de perdre de vue son innocent trésor.

Il était temps de fuir ! La détonation d'une pièce d'artillerie fit gronder les échos, une volée de mitraille faucha les buissons en rebondissant sur les rochers avec mille sifflements. Le cheval que Manonie venait de quitter fit quelques bonds convulsifs, poussa un cri lamentable et roula mort dans les rochers.

Les Sauvages bondirent hors de leur retraite avec d'atroces hurlements, et engagèrent le combat, mais un feu de file fou-

droyant les accueillit d'une façon si terrible, qu'un tiers des Indiens tomba pour ne plus se relever.

Ils avaient affaire à environ cent dragons des Etats-Unis, bien montés, bien armés, munis chacun d'une carabine et d'une paire de pistolets.

Bientôt on en vint à une lutte corps à corps. Les Indiens combattirent avec une rage désespérée ; mais ils ne purent tenir longtemps contre les flamboyants revers des grands sabres. D'ailleurs ils se sentaient tous découragés, n'ayant plus de chef : la voix de Wontum leur manquait, elle qui les avait si souvent excités au combat. Personne ne l'avait vu fuir, on le croyait mort dans la mêlée.

L'engagement ne fut pas long ; en une demi-heure, cent cinquante Sauvages sur deux cents étaient tués ou grièvement blessés : le reste, épouvanté, prenait la fuite et disparaissait au travers des précipices.

Il était impossible à la cavalerie de poursuivre les fuyards à travers les rochers, les Dragons se replièrent donc en ordre de bataille, et s'occupèrent de leurs morts et de leurs blessés : ces derniers étaient au nombre de cinquante environ : il n'y avait que quatre tués, les Indiens ayant fait usage seulement du tomahawk et du couteau.

Manonie, le cœur brisé, avait vu s'éloigner sans retour ces amis nombreux dont un seul aurait pu la sauver, et qu'elle n'avait pu avertir ni par un cri, ni même par un geste.

Vainement elle essaya de sonder Wontum sur ses intentions, mais il opposa à toutes ses questions un dédaigneux silence. Quand elle se hasarda à demander des nouvelles de son mari, il lui répondit par un sourire de tigre.

Le voyage commença : chacun était épuisé de fatigue ; plusieurs Sauvages étaient sans chevaux. Au lieu de descendre dans la vallée, on suivit le flanc escarpé de la montagne, et on arriva, le soir, sur le bord d'une belle petite rivière qui serpentait au pied des collines.

Les débris de la troupe sauvage s'étaient ralliés autour de Wontum et commençaient à reprendre courage : on fit halte, et les préparatifs d'un campement pour la nuit furent commencés.

Le site était complètement solitaire et désert, sans la moindre apparence de route ou même d'une simple piste ; Manonie ne put s'y reconnaître, elle à qui, pourtant, tous les sentiers de la plaine avaient été familiers. Néanmoins elle reconnut avec satisfaction que le cours d'eau était un des affluents de la Platte... Son active et courageuse imagination se mettait déjà en travail pour préparer une évasion.

Le camp établi, la jeune femme fut placée au centre d'un cercle formé par la troupe sauvage. On lui laissa le petit Harry pour qu'il put reposer à côté d'elle :

Avant de se livrer au sommeil, Wontum fit avec l'écorce de quelques jeunes arbrisseaux une longue et forte corde avec un bout de laquelle il lia un bras de sa captive ; l'autre bout resta roulé autour de sa ceinture. Cette précaution diabolique devait être d'une funeste efficacité contre toute tentative de fuite.

Ensuite, la bande entière se coucha pour dormir.

Les instants s'écoulèrent lents comme des siècles, pour Manonie inquiète, avant que la respiration égale et bruyante des dormeurs indiquât que leurs yeux étaient fermés par un vrai sommeil. La pauvre femme avait, plus que personne, ressenti les fatigues de cette triste journée : son enfant s'était immédiatement assoupi d'un profond sommeil entre ses bras : elle se sentait chanceler sous l'invincible étreinte d'un engourdissement général ; ses paupières s'abaissaient comme si elles eussent été de plomb. Il lui fallut toute l'énergie du désespoir pour lutter contre ce nouvel ennemi... le sommeil !

Enfin tout devint immobile autour d'elle ; Wontum lui-même dormait. Le premier soin de Manonie fut de travailler à dénouer la corde qui la retenait : elle y parvint en employant ses dents. Cette première tâche accomplie elle essaya de quitter doucement sa place. Mais au premier mouvement qu'elle fit, Wontum la saisit par le coude avec une telle force,